
Collectif, *Coopétition : rivaliser, coopérer dans les sociétés du haut Moyen Âge (500-1100)*

Aurélie Thomas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/3915>

DOI : 10.4000/ccm.3915

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 384-386

ISBN : 978-2-490783-04-5

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Aurélie Thomas, « Collectif, *Coopétition : rivaliser, coopérer dans les sociétés du haut Moyen Âge (500-1100)* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 248 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/3915> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.3915>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Coopétition : rivaliser, coopérer dans les sociétés du haut Moyen Âge (500-1100), R. LE JAN, G. BÜHRER-THIERRY et S. GASPARRI (éd.), Turnhout, Brepols (haut Moyen Âge, 31), 2018.

Ce volume est la publication des actes d'un colloque international tenu à l'université Ca'Foscari à Venise en mars 2015. Il marque l'aboutissement d'un programme de recherche, lancé en 2010 par des chercheurs français sur le thème : «La compétition (400-1100)». Le colloque de Ca'Foscari en 2015 est le dernier d'une série de quatre rencontres internationales, organisées dans le cadre de ce programme de recherche, toutes publiées dans la même collection haut Moyen Âge chez Brepols : *Agôn. La compétition VI^e-XII^e siècle*, F. BOUGARD, R. LE JANET T. LIENHARD (éd.), Turnhout, Brepols (Haut Moyen Âge, 17), 2012 ; *Compétition et sacré au haut Moyen Âge : entre médiation et exclusion*, P. DEPREUX, F. BOUGARD et R. LE JAN (éd.), Turnhout, Brepols (Haut Moyen Âge, 21), 2015 ; *Genre et compétition dans les sociétés du haut Moyen Âge occidental (IV^e-XI^e siècle)*, S. JOYE et R. LE JAN (éd.), Turnhout, Brepols (Haut Moyen Âge, 29), 2018.

Ce dernier volume conclut le programme de recherche, en s'intéressant au concept de coopétition, appliqué aux sociétés compétitives du haut Moyen Âge. L'ensemble des contributions est précédé d'une

introduction de Régine Le Jan (p. 9-20) qui reprend la définition du concept, emprunté au vocabulaire économique anglo-saxon pour décrire : « la poursuite simultanée d'actions coopératives et compétitives par des acteurs économiques » (p. 19). Le concept, mobilisé ici dans le contexte des relations compétitives entretenues par les élites du haut Moyen Âge, est enrichi de la notion, empruntée aux sciences sociales, de *Game theory*, qui permet de prendre en compte la multiplicité des acteurs du jeu social et les stratégies complexes mises en œuvre par l'ensemble des « joueurs », en fonction des jeux en main et des cartes jouées par les uns et les autres. Deux facteurs nécessaires à la coopétition sont mis en avant par R. Le Jan : d'une part le besoin de « confiance » ou *fides*, nécessitant l'existence d'une autorité supérieure et l'acceptation d'un minimum de règles communes et, d'autre part, la nécessaire parité entre les acteurs du jeu coopétitif, les distances sociales courtes favorisant la compétition et la coopération.

L'ouvrage compte 22 contributions, organisées chronologiquement en 3 parties d'importance équilibrée. La première partie, « 550-650 », comprend 8 interventions ; la seconde, « Le IX^e siècle », 6 et la dernière, « 1050-1120 », 8 également. Les espaces culturels et politiques considérés dans les interventions sont très divers : si, près de la moitié des interventions (10 en tout) concernent l'espace franc, dont 6 contributions pour la seule période mérovingienne, les espaces byzantins, lombards, saxons, espagnols et scandinaves ne sont pas en reste. Le temps long est également privilégié avec des études qui couvrent un large spectre chronologique, du v^e au XII^e s. Cette large couverture, aussi bien géographique que chronologique, donne aux conclusions de la rencontre par Chris Wickham (p. 383-390), une portée particulièrement intéressante.

Le premier contexte favorisant la coopétition qui ressort à la lecture de ce volume est celui de l'existence d'un pouvoir fort, politique ou religieux, capable d'intervenir comme arbitre dans les compétitions entre grands. L'un des enjeux de la compétition dans ce contexte est de gagner l'oreille du prince. C'est ce qu'expose Adrien Bayard (p. 102-120) qui met en avant l'importance de la sanction royale dans les stratégies d'accession à l'épiscopat, dans la Gaule du VI^e s. C'est également le sens de la contribution de Martin Gravel (p. 124-140), qui montre, à travers l'exemple de Loup de Ferrière, comment, en fonction des phases de stabilité ou au contraire de difficultés rencontrées par Charles le Chauve, la collaboration au service du prince de Loup de Ferrière avec son compétiteur Odulfé devient une condition *sine qua*

non pour conserver ou gagner la faveur du souverain. *A contrario*, Geneviève Bühler-Thierry (p. 283-294) met bien en évidence comment le refus de l'empereur Henri IV d'assurer le rôle traditionnel de l'empereur d'arbitre de la compétition entre les grands, loin de mettre un terme à la coopétition entre les aristocrates saxons, réoriente au contraire leur coopération contre un souverain coupable de se soustraire aux usages de *clementia*. Le caractère triangulaire des relations de compétition/collaboration, sous-jacent dans la plupart des contributions, est nettement mis en avant par Lucie Malbos (p. 321-333), dans son intervention sur les relations de compétition entre le roi, les grands et les évêques dans la Norvège du XI^e s. : en fonction de la position plus ou moins forte dans laquelle se trouve l'un des trois acteurs du jeu compétitif, il privilégie la collaboration avec la partie la plus forte, dans un accord « gagnant gagnant » (p. 329), le rapport de force et les stratégies induites par celui-ci, évoluant dans le temps. L'autorité en position d'arbitre est également, dans le contexte de la réforme grégorienne, celle du pape qui intervient dans le cadre de plusieurs conflits intrafamiliaux de successions princières, tendant à favoriser les princes les plus favorables à la cause de la réforme, Florian Mazel (p. 255-267).

Un apport très intéressant de ce colloque est également d'avoir montré comment la multiplicité des pouvoirs souverains en compétition favorisait paradoxalement à la fois la collaboration entre les élites et celle entre les pouvoirs en compétition. L'intervention de Verena Epp (p. 23-37) présente ainsi l'intérêt et la valorisation mutuelle de la collaboration de deux pouvoirs spirituels en compétition à Byzance : celui des empereurs et celui des saints stylites. Dans un contexte hautement compétitif, Bruno Dumézil (p. 77-91) démontre comment la multiplication des compétiteurs pour l'obtention de la régence autour du jeune Childebert II conduit paradoxalement à la coopération entre les différents acteurs de la compétition et à leur neutralisation réciproque. Adam Kosto (p. 371-382) décrit un phénomène semblable dans le contexte des *taïfas* et de la *Reconquista* : l'objectif pour l'ensemble des rois en présence, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, n'étant pas, dans le contexte des années 1050-1120, de gagner du territoire et d'éliminer définitivement l'adversaire, mais bien de survivre et de se maintenir, en recourant, suivant les circonstances, à des alliances intéressées et changeantes qui visent avant tout à neutraliser les adversaires rivaux. Dans un autre contexte espagnol, mais pour les IX^e-X^e s., Igor Santos Salazar, met en avant le même phénomène coopératif entre les élites comtales

de la frontière asturienne (p. 217-230), soulignant notamment l'importance des alliances matrimoniales en leur sein. La forte compétition entre des souverains rivaux et apparentés n'empêche ainsi pas la collaboration qui prend parfois une forme territoriale originale, comme dans le cas des « corridors » garantissant la circulation entre les différents territoires mérovingiens et mis en avant par Thomas Lienhart dans sa contribution consacrée aux pratiques de partages territoriaux dans le monde mérovingien (p. 93-102). L'intervention de Vito Loré, dans le cadre de l'Italie méridionale lombarde du IX^e s., va dans le même sens et met en relief la « neutralisation » de la cité-capitale de Capoue, dans le contexte de la lutte des frères et cousins landulfides pour l'obtention de la domination sur le comté (p. 335-346). Dans les deux cas, la collaboration pour la défense de l'intégrité de l'espace franc ou capouan face aux menaces extérieures est la priorité du groupe familial en compétition, sans que l'intensité de la rivalité s'en trouve diminuée. La collaboration entre des puissances potentiellement ou effectivement rivales évite ainsi souvent l'affrontement direct et permet le maintien d'un équilibre où chaque partie trouve son compte, comme le montre Stéphane Gioanni (p. 347-369), en évoquant la multiplicité des tutelles du royaume croate aux X-XI^e s.

L'ambiguïté de la rhétorique utilisée dans les sources pour caractériser compétition et coopération est un autre aspect important qui ressort à la lecture des différentes contributions de ce volume. Hans-Werner Goetz (p. 49-60) rappelle qu'en latin les deux termes avaient une signification très proche (p. 50). Il insiste également sur la réception moralisante des actions de compétition et de coopération dans les sources médiévales et notamment chez Grégoire de Tours, où elles sont connotées de façon très négative, car contraire à la sincérité. La *fides*, qu'elle soit à l'égard du prince, de la parenté ou des « amis », apparaît comme la clef de voûte des relations de coopération entre pairs. Régulièrement bafouée, la crise de la *fidélitas* est symptomatique des périodes de tension et d'instabilité, jusqu'à devenir l'enjeu même de la lutte compétitive comme le montre Warren Pezé (p. 141-165), lorsqu'il évoque la compétition entre les trois frères carolingiens pour l'obtention de la fidélité aristocratique, dans le contexte de la guerre de succession de 840-843. Le prisme moralisant de la source écrite est un élément de rhétorique qui tend également à masquer la réalité des relations coopératives. Plusieurs contributions en font état. S. Gasparri (p. 39-47) revisite ainsi la vision traditionnelle de la confrontation brutale entre Lombards et Normands, montrant que, passée la première phase d'occupation,

la coopération ou, *a minima*, l'acceptation du *statu quo*, fut la règle, même si elle tend à être minorée dans les sources au profit du conflit ouvert. Pareillement, la mémoire officielle d'Alfred le Grand, analysée par Alban Gautier (p. 217-230), occulte visiblement la coopération probable initiale du souverain saxon avec l'envahisseur viking et païen. Mettre en avant les dissensions et les conflits est bien un élément de la rhétorique compétitive qui tend à masquer la réalité de la coopération existant entre des partis officiellement en conflit, pour des raisons morales ou d'efficacité du discours, comme dans le cas des conflits des moniales de Remiremont avec leurs patrons séculiers : les ducs de Haute-Lotharingie, mis en avant par Charles West pour le XII^e s. (p. 269-281).

Notons enfin qu'une seule intervention, celle de Christopher Loveluck (p. 295-319), s'intéresse aux contextes des cités portuaires et du monde urbain, mobilisant le concept de coopération dans un contexte économique.

L'objectif avancé par la rencontre de Ca'Foscari était de mesurer les changements dans la nature et l'intensité des relations entre les acteurs du jeu compétitif, en fonction de périodes, considérées comme époques de crise ou au contraire de stabilité. Le colloque y réussit à travers de nombreuses interventions aux conclusions originales et stimulantes. Le concept de coopération, *a priori* assez éloigné du cadre du haut Moyen Âge occidental, s'avère à la lecture de l'ouvrage une notion particulièrement féconde, apte à éclairer le comportement des acteurs du jeu social, dans le cadre des sociétés très compétitives du haut Moyen Âge. Si le jeu compétitif, plus ou moins violent, est la norme de l'époque, l'incapacité des acteurs en présence à collaborer apparaît *a contrario* comme la marque des temps de crise, où la compétition ne trouve plus d'autres débouchés que le conflit ouvert. À l'inverse, le « double-jeu », c'est-à-dire la capacité à alterner ou à user simultanément des armes de la collaboration et de la compétition, est à la fois la norme – même si elle est souvent masquée dans le discours – et la marque des joueurs les plus efficaces du jeu compétitif, comme le rappelle C. Wickham en conclusion du volume (p. 389).

Aurélie THOMAS.
UMR 8589 – Lamop
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne